

l'observation et à l'action, voulait, pour commencer ce qu'il appelait la nationalisation de la terre, distribuer au peuple les grandes étendues incultes des "commons," si fréquentes dans le sud et dans l'ouest... Les avait-il regardées les landes dont il faisait largesse aux pauvres, ce philosophe ? S'il avait gratté le sol du bout de sa canne, il eût trouvé, sous une mince couche de terreau, le sable, et sous le sable l'eau qui noie et pourrit les racines végétales. L'herbe elle-même n'y vient pas. Il n'y pousse que la fièvre avec des bruyères et des ajoncs. Pour mettre les terres en valeur, si la chose est faisable, il faudrait des efforts, des sacrifices, des avances de fonds dont la petite culture est incapable. L'étendue des champs arables diminue d'un millier d'acres chaque année ; les "latifundia" s'accroissent, et bien avant qu'on en soit venu à appliquer les idées de M. Georges, personne ne sera plus assez opulent pour posséder de la terre, car une ferme sera devenue une propriété plus stérile et plus coûteuse qu'un collier de perles ou une rivière de diamants.

" Les cultivateurs, découragés, émigrent vers les grandes villes ou vers les colonies. Comment arrêter ce mouvement ? Comment repeupler les campagnes ? Imaginez un petit tailleur de Birmingham ou de Manchester, gêné dans ses affaires, talonné par ses échéances : lui offrirez-vous, suivant la formule radicale, trois acres et une vache ? Est-ce qu'il ne croira pas à une mauvaise plaisanterie ? Est-ce que tout ne lui manque pas pour utiliser ces bienheureuses acres de terre : le temps, la volonté, les bras, les connaissances, l'argent ? Est-ce que ces trois acres le sauveront de la faillite qui le menace pour la semaine prochaine ? On cherche le remède où il n'est pas, parce qu'on ne voit pas le mal où il est. Si le peuple comparait l'indigence de cette pauvre terre, qui succombe sous ses charges et n'en peut plus, avec les immenses richesses